

Sarah Krespin

Le terrain du vague

Dans les œuvres de Sarah Krespin, la simplicité du fil de coton se pare de la brillance de celui du cuivre. Tous deux entrelacés, ils se crispent en des sculptures libres et éphémères. Tout à la fois souples et indociles, denses et légères, hésitantes et impérieuses, elles échappent et demeurent insaisissables. Sarah Krespin est à l'origine de ces hybridations si particulières qui résultent des nombreuses expérimentations qu'elle a menées avec la matière, et avec le textile en particulier. Elle se plonge dans cette exploration alors qu'elle est élève à l'école Duperré de Paris. C'est à cette époque qu'elle découvre les qualités plastiques du tissage et de la maille et commence à tisser ensemble des matériaux qui ne l'avaient jamais été. Déjà, elle ne travaille pas le textile comme médium mais comme matériau, cherchant à faire sortir les pans de tissu de la dimension du plan, à leur insuffler volume et qualité sculpturale. Sarah Krespin ne s'inscrit pas, en effet, dans la lignée des femmes artistes des avant-gardes européennes qui intègrent le textile dans leurs pratiques cherchant à dépasser les frontières et la hiérarchisation qui séparent beaux-arts, design et art appliqués. Elle ne revendique pas non plus de lien à celles qui, dans les années 1970, investissent ce médium et sa charge symbolique, détournant le travail de l'aiguille, associé à un espace domestique féminin, pour en faire un outil d'émancipation et d'expression féministe de lutte contre les stéréotypes de genre.

Sarah Krespin, dont les sculptures défient les attentes traditionnelles quant au textile, est avant tout intéressée par le rapport à la matière. Elle tisse sans savoir ce qu'elle va trouver au bout du fil, et l'entrecroisement, d'apparence si simple, d'une chaîne de coton et d'une trame de cuivre, lui offre une infinité de possibilités. Les mètres de tissus qu'elle produit sont capables de se recroqueviller pour ne plus occuper que quelques centimètres carrés, gardant bien abrités les secrets de leurs replis. Ils peuvent aussi bien s'étendre en de grands pans laissés quasiment libres, déployant un paysage de nuances. L'artiste ne prédéfinit jamais les formes de ses sculptures, qui restent toujours variables puisqu'elles changent à chaque nouvelle présentation. Pour évoquer le moment où le tissu prend forme, elle parle d'instantané et d'involontaire, et dit encore que la contrainte qu'elle impose à la matière est une contrainte libre. Elle ne cherche pas le contrôle, mais laisse, au contraire, la sculpture émerger de la matière. Il semble en effet que ses œuvres soient de l'ordre de l'émergence, de l'apparition, et c'est certainement ce qui fait leur présence si particulière, leur manière d'habiter l'espace avec une force douce.

Contrainte libre, force douce, souplesse indocile, densité légère, impérieuse hésitation, la pratique de Sarah Krespin se meut dans un espace de contradictions, d'imprécisions volontaires dans lequel il est toujours question d'incertitude entre différents états : un

terrain du vague. La proximité avec les terrains vagues lui vient d'années d'enfance passées en Angleterre. Elle se souvient qu'autour d'elle, ces lieux inefficaces, restés non exploités, étaient alors nombreux. Espace latent situé à la lisière entre ce qui est en train de disparaître et ce qui pourrait advenir, le terrain vague est également un lieu plastique, riche en potentialités. C'est ainsi que le caractérise l'architecte catalan Ignasi de Solà-Morales Rubió pour lequel il évoque « le vide, l'absence, mais aussi une promesse, un espace du possible, une attente ».¹ Sarah Krespin investit et fait sienne cette zone d'entre-deux.

Lorsqu'elle tisse, le temps s'étire à chaque geste répété. Debout devant le métier à tisser elle se déplace, enroule et déroule le cuivre sur la bobine, la passe d'une main à l'autre et entre les fils de cotons tendus, avec précision. Pourtant, l'incertain et l'imprévu font partie intégrante de sa démarche. Sur le métier à tisser, des trous se forment naturellement dans le tissu aux endroits où les entrecroisements de fils se sont relâchés. Une irrégularité sur laquelle elle n'a pas de prise, non pas que ça la gêne, qui crée la surprise dans la finesse du maillage et témoigne de la liberté laissée à la matière. Lorsqu'elle s'essaye à d'autres matériaux, elle se plait à tordre les attentes et dépasser les propriétés physiques qui leur sont associées. Elle rend de la malléabilité à la fixité de l'image en dessinant sur les reproductions photographiques de ses sculptures et palie à l'effritement de papiers machés sculptés en suturant les craquelures qui se forment à leur surface.

Quel que soit le médium employé, Sarah Krespin, reste sur le terrain du vague, du presque et du pas tout à fait. En cela sa démarche fait écho à l'état de résonance avec le monde que le philosophe Hartmut Rosa présente comme un remède à l'accélération caractéristique des sociétés modernes. Ce que le philosophe appelle résonance correspond à « un mode d'être-au-monde, c'est-à-dire un type spécifique de mise en relation [...] dans laquelle le sujet et le monde se touchent et se transforment mutuellement ».² Loin d'une volonté moderne de maîtrise et d'efficacité du monde, cet état de résonance ne peut advenir que dans l'absence de contrôle. « Pour résonner, il faut admettre que les choses nous échappent » explique Hartmut Rosa.³ Acceptant volontiers le doute et naviguant avec aisance dans l'imprécision Sarah Krespin fait du terrain du vague celui de l'émergence des possibles, une zone de résonance au monde.

¹ Ignasi de Solà-Morales Rubió, Terrain vague, in Anyplace, dir. Cynthia C. Davidson, Cambridge, Mass, MIT Press, 1995, p. 120.

² Hartmut Rosa, *Résonance, Une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte, 2018, p. 200.

³ Hartmut Rosa, « Hartmut Rosa : "Pour résonner, il faut admettre que les choses nous échappent" », *philosophie magazine*, n°136, janvier 2020.